

JEUDI 15 OCTOBRE

Le journal du festival

LUMIÈRE 2020



« Lucien, je crois que je prends un coup de vieux : je reconnais plus un gentleman d'un hareng » Michel Audiard, *Mélodie en sous-sol*

#06

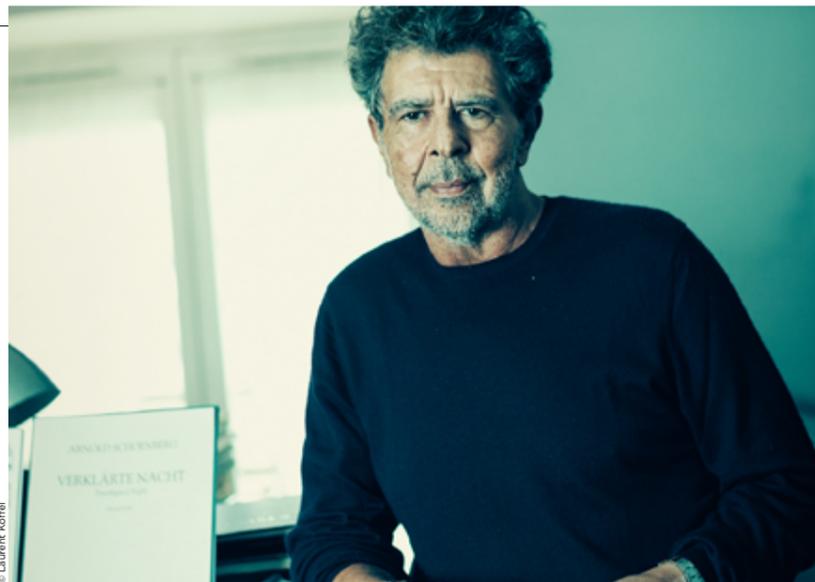


GABRIEL YARED

**TOUT POUR
LA MUSIQUE !**

Le jour où Gabriel Yared s'est énamouré du cinéma

En 1979, le compositeur franco-libanais se voit confier par Jean-Luc Godard la musique de *Sauve qui peut (la vie)*, son nouveau projet de long métrage. Une collaboration qui va lancer sa carrière au cinéma et influencer sa méthode de travail.



© Laurent Koffel

Un César en 1993 pour *L'Amant* de Jean-Jacques Annaud. Puis, trois ans plus tard, un Oscar pour *Le Patient Anglais* d'Anthony Minghella. Si Gabriel Yared a déjà inscrit son nom au panthéon du 7^e Art pour ses sublimes compositions - comment ne pas citer également *37°2 le matin* de Jean-Jacques Beineix (1986) -, il continue de marquer chacun des réalisateurs avec lesquels il collabore par la singularité de son approche, qui s'imprègne, désormais, de toutes les étapes de la réalisation d'un film.

Un processus créatif façonné tout au long d'une carrière durant laquelle cet autodidacte né en 1949 au Liban a croisé plusieurs générations de cinéastes, de Costa Gavras à Xavier Dolan, en passant par Youssef Chahine, Jean-Pierre Mocky et Oliver Assayas. Mais sa collaboration la plus déterminante fut peut-être celle qui plongea définitivement son talent dans le grand bain du cinéma.

À 30 ans seulement, la réputation d'orchestrateur hors pair dont jouit aujourd'hui Gabriel Yared n'est déjà plus à faire dans le milieu de la musique lorsqu'en 1979, les portes du cinéma s'ouvrent à lui de façon inattendue. Le compositeur est contacté par Jean-Luc Godard sur les conseils de Jacques

Dutronc, qui a été séduit par le travail du compositeur franco-libanais aux côtés de Françoise Hardy. Godard prépare alors *Sauve qui peut (la vie)*, un long métrage qu'il souhaite déployer telle une partition musicale.

Les deux hommes se rencontrent mais la proposition initiale du cinéaste - réorchestrer l'ouverture du deuxième acte de *La Gioconda*, de Ponchielli - est repoussée par Gabriel Yared, qui ressent alors le besoin d'expérimenter autre chose après une période d'orchestrations féconde avec Johnny Hallyday, Sylvie Vartan, Gilbert Bécaud ou encore Charles Aznavour. « J'ai reçu un mot de sa part quelques jours après notre rencontre. Il me proposait finalement de composer une musique originale, et de faire en sorte que le passage de Ponchielli y soit subliminal ».

Gabriel Yared se met au travail et demande à voir les images du film. Mais le cinéaste décline et se contente de lui « raconter l'histoire ». Pendant l'enregistrement en studio, Godard « reste silencieux » tandis qu'un seul musicien accompagne le compositeur dans son travail en raison du budget restreint du long métrage. « Il a pris les bandes et a monté le

film sur ma musique. J'ai été épaté par sa manière de l'appréhender, de la couper parfois brutalement. Il l'a porté aux nues dans son montage. Je me suis dit que cet homme avait vraiment une oreille musicale. Quelques années plus tard, Jean-Jacques Beineix est venu me voir parce qu'il avait entendu dire que j'aimais travailler avant l'image. J'ai composé toute la musique de *37°2 le matin* avant d'avoir vu le film. »

Depuis cette collaboration avec Jean-Luc Godard, Gabriel Yared a créé la musique de près d'une centaine de films et ajusté sa méthode de travail. De ses compositions suivantes, il tirera la certitude qu'au cinéma, le mariage entre l'image et la musique n'est jamais aussi beau que lorsque cette dernière a préalablement imprégné l'oreille des acteurs d'un film et l'accompagne ensuite dans chacune des étapes de sa réalisation. « Aujourd'hui, je la travaille avant, pendant et après. Ce travail est soutenu par beaucoup de discussions avec le réalisateur et beaucoup de propositions d'ambiances, de thèmes, ou par des rencontres avec les acteurs. Un fois le montage terminé, il y a aussi un travail d'artisanat pour apporter des couleurs à chaque scène ».

— Benoit Pavan

LES SÉANCES

Le Patient anglais d'Anthony Minghella (1996, 2h42)

> INSTITUT LUMIÈRE

Jeudi 15 octobre, 10h

> LUMIÈRE TERREAUX

Vendredi 16 octobre, 14h30

MASTER CLASS

Rencontre avec Gabriel Yared

> COMÉDIE ODÉON

Jeudi 15 octobre, 15h

Cette rencontre, comme toutes celles ayant lieu pendant le festival Lumière, est organisée avec le soutien de Chanel

© DR
Le Patient anglais, 1996

CINÉMA DE VELOURS

© DR
Les petites perles au fond de l'eau, 1975

Le fabuleux M. Menzel

Deux films tchèques nous ramènent aux grandes heures de la Nouvelle Vague pragoise, quand l'humour et l'absurde servaient de bouclier.

Il était le dernier survivant d'une lame de fond, un vent d'absurde et d'ironie venant de Prague, le pays de Franz Kafka et de Bohumil Hrabal, qui était son ami et inspirateur. Jiří Menzel est mort il y a un peu plus d'un mois, mais ses films sont le témoignage de son humour malicieux, qu'il avait adapté aux circonstances : la liberté d'une Nouvelle Vague, celle du cinéma tchèque, puis la répression scélérate des chars soviétiques, qui l'avait, un temps réduit au silence.

Il faut donc imaginer une petite bande d'étudiants sortis de la Famu, la prestigieuse école de cinéma locale, venant toquer à la porte du romancier Hrabal, dont les livres avaient un temps circulé sous le manteau pour lui arracher un à un les récits qui composent *Les Petites perles au fond de l'eau* (1966), merveilleux film collectif. « Hrabal était différent de ce que je m'imaginai, se souvenait Menzel en 2014 : costaud, se tenant très droit, un physique d'ancien footballeur plus que d'intellectuel. Nous nous sommes répartis ses récits. Et puis, après nous être séparés, je l'ai poursuivi dans la rue. "Excusez-moi, comment se fait-il qu'en lisant vos livres, je pleure

et je rie en même temps." Il m'a regardé : "C'est ainsi qu'est la vie, non ?" » Menzel s'adjudgea le premier segment, *La Mort de M. Baltazar*. Celui-ci compose, avec les meilleurs d'entre eux, signés Věra Chytilová et Jaromil Jireš, le portrait d'un pays et d'une époque, une drôle de pagaille à la fois cocasse et tragique. Quand le vent tourna, obligeant ces cinéastes à plus de discrétion, Menzel se fit plus nostalgique, réinventant avec truculence le passé de la Tchécoslovaquie, comme dans *Une blonde émoustillante* (1980), tiré d'un récit autobiographique de Hrabal.

— Aurélien Ferenczi

LES SÉANCES

Les Petites perles au fond de l'eau de Jiří Menzel, Jan Němec, Evald Schorm, Věra Chytilová, Jaromil Jireš (1965, 1h47)

> PATHÉ BELLECOUR

Jeudi 15 octobre, 11h15

Une blonde émoustillante de Jiří Menzel (1980, 1h38)

> PATHÉ BELLECOUR

Dimanche 18 octobre, 10h45

BOUH

Fais-moi peur (trois fois) !

Venez prendre une dose de ce qu'il y a de meilleur dans le cinéma d'horreur des années 70, et sur trois continents : l'Europe, l'Amérique et l'Australie.

L'HORREUR EST UN MONSTRE

Voici *Chromosome 3* (1979), ou le traitement d'un psychiatre qui permet à ses malades d'incarner leurs maladies afin de s'en débarrasser. Le problème est qu'il n'a pas prévu les effets secondaires... L'élégant cinéaste canadien David Cronenberg traque la distorsion de gens très propres. L'idée de génie de ce thriller horrifique est d'imaginer que si toutes les psychoses des gens séduisants se matérialisaient, le monde serait en proie au chaos car la pensée humaine est sans limite.

L'HORREUR EST UNE ABSENCE

Voici *Pique-nique à Hanging Rock* (1975), ou la disparition de jeunes filles lors d'une sortie au cœur du Bush en 1900. Rien n'est plus angoissant que ne rien savoir. En mettant les corps graciles d'adolescentes face à une montagne massive, non pas ténébreuse mais au contraire surexposée de clarté, le cinéaste australien Peter Weir permet tous les fantasmes. L'horreur fonctionne ici par la fascination, l'hypnose exercée par le danger, le vrai, celui que l'on ne peut expliquer mais vers lequel on va.

L'HORREUR EST UNE COMÉDIE

Voici *The Wicker Man* (1973), ou un détective à principes venu sur une île enquêter sur la disparition d'une fillette. Bienvenue dans la nef des fous imaginée par le cinéaste britannique Robin Hardy. Avec lui le diable est dans les détails. Il faut tout regarder très attentivement dans ce film, les gens grimaçants, mais aussi les pâtisseries atroces qui font d'abord sourire avant de mettre mal à l'aise. Oeuvre de folie collective, *The Wicker Man* est une danse à la James Ensor, où le visage des gens est beaucoup plus effrayant que les masques qu'ils portent.

— Virginie Apiou

© DR
The Wicker Man, 1973© DR
Pique-nique à Hanging Rock, 1975© DR
Chromosome 3, 1979

LES SÉANCES DU JOUR

The Wicker Man de Robin Hardy (1973, 1h34)

Ressortie en salles le 4 novembre 2020

> UGC CONFLUENCE

Vendredi 16 octobre, 20h45

Pique-nique à Hanging Rock de Peter Weir (1975, 1h47)

> COMEDIA

Dimanche 18 octobre, 11h15

Chromosome 3 de David Cronenberg (1h32, int. -16 ans)

> INSTITUT LUMIÈRE

Vendredi 16 octobre, 22h30



37°2 le matin, 1986

La musique de Troie n'aura pas lieu

Quand je m'engage dans la rue qui mène à l'appartement parisien de Gabriel Yared, j'ai le saxophone de 37°2 le matin dans la tête. Betty et Zorg. Un thème tout en mélancolie douce. Entêtant jusqu'au vertige. Il est des musiques du film qui impriment leurs propres images sans qu'il soit besoin de revoir celles qui ont été fixées sur pellicule. Gabriel Yared habite au dernier étage d'un immeuble parisien. Non loin du magasin où j'avais jadis – en avril 1986 – acheté le vinyle de 37°2 le matin qui tournait alors en boucle sur ma platine. J'ai mis ça sur le compte de l'heureux hasard et non d'une pirouette du destin qui devait pour je ne sais quelle raison, me ramener ici plus de trente ans après. Passons. Mon cerveau coupe le saxophone.

Dans un petit salon cosy, le très chaleureux Gabriel Yared est prêt à tout dérouler. J'ai donc passé en revue une grande partie de sa longue carrière : 37°2 le matin donc mais aussi *Tatie Danièle*, *L'Amant*, *Les Marmottes*, *Le Patient anglais* et son Oscar hollywoodien, *Tom à la ferme*... Sur sa filmographie, il y a une ligne qui fait un peu tâche : « Troie, de Wolfgang Petersen (partition rejetée) ». Rejetée ? Bigre. C'est quoi cette histoire ? Troie, c'est Homère à la sauce hollywoodienne avec Diane Kruger, Brad Pitt, Eric Bana et Orlando Bloom en jupettes, du néo-peplum né dans la roue de l'opus magnum de Ridley Scott, *Gladiator*. C'est James Horner qui a remplacé Yared à la baguette. « Cet épisode m'a sonné », explique mon hôte. « Petersen est venu me voir avec ce projet. C'était vertigineux. Quelle musique existait à l'époque d'Homère et de son Illiade ? Tout était à inventer. Je me suis lancé dans une recherche qui m'a emmené jusqu'en Bulgarie et en Roumanie. Wolfgang est emballé. On enregistre les principaux thèmes au studio d'Abbey Road à Londres. Il y avait 100 musiciens. Des responsables de la Warner sont là. Tout le monde saute de joie en écoutant la musique. Ça faisait un an que je travaillais dessus. C'est au moment du mixage que tout a basculé... » Suspense. Une mouche vole. Un ange passe. Roulement de tambours. Cymbales. Gros plan sur le visage contrarié de Gabriel Yared. La caméra s'élève dans les airs. Le musicien entre enfin dans l'arène, prêt à être jeté aux lions. « ...Je suis devant mes consoles de mixage. Je reçois un appel des Etats-Unis : "On ne veut plus de la musique, on va prendre un autre compositeur !", "Pourquoi ?", "On a fait une projection test à Sacramento et les spectateurs n'ont pas aimé la musique !" Point barre. J'ai été remplacé par James Horner qui a repris mes solistes. Ça m'a fait beaucoup de peine. Je me suis rassuré en me disant que même les plus grands comme John Williams, Alex North, Ennio Morricone ou encore Georges Delerue ont aussi vu certaines de leurs partitions rejetées. »

Je ne suis évidemment pas resté là-dessus. Si l'épisode avait, en effet, sonné Gabriel Yared, le boxeur s'est relevé encore plus fort. Je me lève aussi. Le remercie chaleureusement. De retour dans la rue, le thème de Betty et Zorg occupe à nouveau mon esprit. Les sirènes hollywoodiennes peuvent bien sonner. Elles n'arriveront pas à briser la grâce du saxophone.



Rouge, 2020

Farid Bentoumi, réalisateur de Rouge

CHAQUE JOUR, LES CINÉASTES DE LA SÉLECTION OFFICIELLE CANNES 2020 NOUS RACONTENT LEUR PASSION DU CINÉMA. PARCE QUE LES FILMS D'AUJOURD'HUI NAISSENT DE CEUX D'HIER.

SÉANCE

Rouge de Farid Bentoumi (2020, 1h28, VFSTA)
> UGC CONFLUENCE
Jeudi 15 octobre, 18h30

Retrouvez sur le site festival-lumiere.org les réponses de Marie-Castille Mention-Schaar, réalisatrice de *A Good man*, présenté à 15h à l'Institut Lumière.



A Good man, 2020

PRIX LUMIÈRE J-1

Au pays des rêves brisés

Tapie dans un vallon encaissé de la Meuse, Seraing, la ville d'enfance des frères Dardenne, cristallise les thématiques sociales qu'ils développent sur l'écran : le déclin industriel, la précarité, l'immigration, etc.

DOCUMENTAIRES, ŒUVRES DE MÉMOIRE

Conserver la mémoire du mouvement ouvrier et de cette région en pleine transformation. Vivier documentaire de l'histoire ouvrière en région liégeoise, le collectif Dérives créé en 1975 par les frères Dardenne avait déjà pour but de témoigner de l'histoire industrielle de leur Wallonie francophone. Dans *Le chant du Rossignol* (1978), sept résistants se souviennent de leur combat sur leur territoire, et dans *Lorsque le bateau de Léon M. descendit la Meuse pour la première fois* (1979), le bateau de Léon suit les canaux du fleuve d'une région insurgée...

ROMAN SOCIAL DE LA SIDÉRURGIE

« Les frères », comme on les appelle tendrement dans leur région, ont poussé à Seraing, dans la banlieue de Liège, bassin sidérurgique où repose dans ce qu'on nomme « le fond de Seraing », une vieille ville industrielle élevée au rythme de l'histoire de l'acier et du charbon. Le début du siècle connaît l'essor des cristalleries Val Saint Lambert, et voit tourner les charbonnages à plein régime, faisant de la petite ville un lieu prospère, sans jamais devenir bourgeois.

Cette ville où ils ont grandi, les Dardenne l'ont pourtant vue se déliter, et se vider inexorablement de sa population au cours de leur adolescence. Vers la fin des années 1960, l'ancien fleuron industriel de la Wallonie périclité, passant d'une trentaine de hauts-fourneaux à une disparition quasi-complète de ces symboles du territoire. Les célèbres usines Cockerill, fiefs de l'acier wallon, survivent à peine. Ville d'immigration via ce passé industriel, elle sombre dans le dénuement et la drogue, et se voit touchée de plein fouet par une pauvreté dépeinte inlassablement par les frères cinéastes, au bout d'une caméra jamais distante.

LES FILMS DU FLEUVE

La Meuse, nerf fluvial de la guerre, actrice à part entière de leurs films, qui imprègne jusqu'au nom de leur société de production, Les Films du Fleuve. Théâtre de drames et de multiples noyades, cet axe commercial majeur fut aussi le salut d'une région bombardée pendant la guerre, où tout un réseau d'entraide s'était mis en place. Dans le cinéma des Dardenne, les rives du fleuve ne sont ensoleillées que dans *Le Gamin au vélo* tourné en 2011. Sinon le ciel est bas et gris. La Meuse est un élément de décor, au même titre que les terrils, montagnes de résidus miniers qui parsèment leur cinéma comme le paysage wallon, ou que les maisons en briques rouges, les pavillons coordonnés, et les immanquables petites parcelles de jardins ordonnés. — Charlotte Pavard



Le Gamin au vélo, 2011



Lorsque le bateau de Léon M. descendit la Meuse pour la première fois, 1979

LES DARDENNE DU JOUR

La Promesse
(1996, 1h33, VFSTA)
> PATHÉ BELLECOUR
Jeudi 15 octobre, 10h45

Le Fils
(2002, 1h43, VFSTA)
> LUMIÈRE TERREAUX
Jeudi 15 octobre, 10h45

Le Silence de Lorna
(2008, 1h45)
> COMOEDIA
Jeudi 15 octobre, 10h45

Le Gamin au vélo
(2011, 1h27, VFSTA)
> VÉNISSEUX
Jeudi 15 octobre, 14h30

Falsch
(1986, 1h25, VFSTA)
> PATHÉ BELLECOUR
Jeudi 15 octobre, 21h45

Je pense à vous
(1992, 1h25, VFSTA)
> UGC CONFLUENCE
Jeudi 15 octobre, 17h

COUP DE PROJECTEUR

En avant Fanfan !

LES SÉANCES

Fanfan la Tulipe de Christian-Jaque
(1952, 1h42)
> CINÉMA OPÉRA
Jeudi 15 octobre, 14h45
> UGC CONFLUENCE
Samedi 17 octobre, 17h



Fanfan la tulipe, 1951

Le cinéma a donné quatre *Fanfan la tulipe*. Le premier en 1907 réalisé par Alice Guy, le deuxième en 1925 par René Leprince et le plus récent (2003) par Gérard Krawczyk avec Vincent Perez dans le rôle du paysan batailleur. Mais l'histoire n'en a vraiment retenu qu'un. Celui produit par Alexandre Mnouchkine, réalisé par le très expérimenté Christian-Jaque, pour un bondissant Gérard Philipe, 29 ans à l'époque, sur un scénario signé Henri Jeanson, la plume d'*Hôtel du Nord*.

En 1951, la guerre est désormais assez loin dans l'esprit des Français et la tendance est aux coproductions cossues avec l'Italie. Celles-ci permettent de proposer de grands films de divertissement, qui séduisent le public avec un sens marqué du grand spectacle, inspiré du cinéma américain de l'époque. Gina Lollobrigida n'est

encore qu'une vedette de romans photos en vogue à l'époque, mais le succès du film va lui ouvrir les portes d'une carrière internationale. De même pour Gérard Philipe, figure au même moment du TNP de Jean Vilar. A l'écran, il a enchaîné les succès depuis 1947 dans le registre beau ténébreux (*Le Diable au corps*, *La Chartreuse de Parme*). Mais en Fanfan, il exprime une vitalité folle et assez contagieuse, pour lui-même en premier lieu, puisque, sous la supervision de Gil Delamare, il décide d'assurer ses propres cascades.

A sa sortie en mars 1952, *Fanfan* réunit 6,7 millions de spectateurs, reçoit des prix à Cannes et Berlin et lance la vogue du cape et d'épée. Elle gagnera même la Chine où le film reste la première production française jamais doublée en mandarin. — Carlos Gomez

Ça se passe à LUMIÈRE

« C'est le seul film réalisé par le comédien Daniel Gélin. D'après le roman autobiographique d'un journaliste baroudeur qui s'appelle Jacques Robert. C'était l'un des rares Français à être descendu dans le bunker d'Hitler pendant la guerre. C'est lui qui a trouvé le mot existentialiste après une discussion avec Jean-Paul Sartre. Les Dents longues raconte sa propre histoire. C'est un roman qui, paraît-il, est passé à deux doigts du Goncourt et a connu un gros succès. Jacques Robert s'était entiché d'amitié avec Daniel Gélin, essentiellement pour les soirées nocturnes qu'ils passaient à Saint-Germain-des-Près. Il y a dans le film une boîte de nuit qui est une reconstitution à l'identique de celle qu'il fréquentait Rue Saint-Benoît. On apportait sur le plateau les tables, les chaises et les convives. Tout ce petit monde repartait ensuite dans la boîte de nuit. Un jour, quand on lui a proposé le nom d'un réalisateur, Daniel Gélin a dit : "autant que je le fasse moi-même". Danièle Delorme, son épouse, qui était une immense vedette - tous les deux étaient le couple à la mode -, lui dit : "chiche ! Si tu le fais, je joue dedans". C'est ainsi que le grand couple emblématique du cinéma français a été constitué. Audiard a apporté son expérience de journaliste. Il y avait une époque où il inventait des nouvelles et des interviews complètement bidons : une anecdote qu'il reprend dans Les Dents longues. Ce qui est important de voir, c'est que la mise en scène de Daniel Gélin, qui avait déjà eu des idées pour réaliser des films auparavant, va complètement gommer tous les effets de caméra. C'est un film très sage et très sobre. Il dira qu'il voulait s'influencer de Jean Renoir et Jacques Becker. Deux anecdotes pour finir : Louis de Funès apparaît dans une scène qui dure deux minutes à peine. Daniel Gélin l'avait pris sous sa protection. C'est lui qui l'a découvert et il le plaçait partout où il le pouvait. Il est allé voir Michel Audiard en lui demandant d'écrire une scène de mauvaise humeur pour son ami, qui n'est "jamais aussi bon que quand il est en rogne". D'où ce rôle de photographe râleur. Et puis, surtout, c'est un film dont Charlie Chaplin a réalisé une scène. Chaplin était à Paris et il voulait voir comment on faisait des films en France. Jean Renoir l'a conseillé et ils sont arrivés sur le plateau. Daniel Gélin lui a lancé : "puisque vous êtes là, s'il vous plaît, est-ce que vous dirigeriez la scène ?" Il y a donc une scène émouvante avec Danièle Delorme qui a été réalisée par Charlie Chaplin. »

Jean Ollé-Laprune présentant Les Dents longues (1953), de Daniel Gélin



« Imaginez un monde où des gens ont un idéal. Ils perdent cet idéal, et puis ils le retrouvent. J'ai l'impression que c'est notre histoire à tous. C'est-à-dire qu'on part de quelque chose, avec cette idée qu'on peut changer le monde, qu'on doit changer le monde. Et puis finalement, on perd quelque chose en chemin. On passe le reste de notre vie à travailler à le retrouver. Certains y parviennent, d'autres non. Ce qui est important, c'est de se souvenir qu'on devient véritablement soi en étant tous ensemble, en menant ce combat qui, comme dit Albert Camus, se mène « pour exercer au mieux notre métier d'être humain ».

Between The Lines nous parle de ça. Le film de Joan Micklin Silver [sur la rédaction d'un journal à San Francisco dans les années 70] nous parle de la jeunesse, de cette énergie qui accompagne un idéal au départ. Je trouve fabuleux de pouvoir voir des films comme Between The Lines, qui montre ce combat-là : essayer de rester digne et de rester des êtres humains. Il ne faut pas perdre cette humanité parce qu'on vit dans un monde qui se déshumanise de plus en plus. Dans cet édifice du faire ensemble, il n'y a pas de petite pierre à ajouter. Chacun amène sa pierre, qu'importe la dimension. L'essentiel, c'est d'en poser une. Le cinéma nous donne la force de le faire. »

Abd al Malik présentant Between The Lines (1977), de Joan Micklin Silver

— Propos recueillis par Benoit Pavan

TANDEM

Ils reçoivent le prix Bernard Chardère 2020!



Cette année, ils sont deux lauréats :

Christine Masson et Laurent Delmas

animent ensemble le magazine de cinéma

On aura tout vu sur France Inter.

Comment définissez-vous votre métier ?

Christine Masson : Contaminer les autres, faire découvrir des films qu'ils n'iraient pas forcément voir au cinéma et se faire l'intermédiaire entre le public et les créateurs, leur demander les questions que les gens voudraient poser.

Laurent Delmas : J'imagine être, comme le disait Serge Daney, un passeur. Quelqu'un qui fait la médiation entre un art et son spectateur sous différentes formes : entretien, reportage et critique, en ajoutant qu'il ne peut y avoir de passeur que passionné.

Que représente pour vous de recevoir le prix Bernard Chardère ?

L. D. : Cela me réjouit, c'est un prix très lyonnais, et Lyon est une ville que j'aime beaucoup car elle est le lieu de tournage de films français fondateurs de ma cinéphilie comme *L'Horloger de Saint Paul* de Bertrand Tavernier (1974), *Un Revenant* de Christian-Jaque (1946) que j'ai découvert grâce à Bertrand Tavernier et *L'Armée des ombres* de Jean-Pierre Melville (1969). Alors ce n'est vraiment pas rien de recevoir un prix ici. Et puis c'est aussi une reconnaissance de notre travail autour du cinéma.

C. M. : Oui, recevoir ce prix dans la ville de la naissance du cinéma, c'est ça qui est important, c'est un privilège, et c'est aussi se rendre compte qu'après treize ans d'émissions, on a apporté notre petite note bienveillante mais critique.

Comment voyez-vous votre profession dans le futur ?

L. D. : C'est difficile à dire car tout est un peu brouillé en ce moment avec l'éclosion des réseaux sociaux qui a pour effet que tout le monde est un peu critique. Il va falloir sans doute attendre encore pour que cette situation se décante et que l'on comprenne que la parole critique est réellement le fruit d'une expertise nécessaire et utile. Il va falloir à l'avenir redevenir plus audible.

C. M. : Je suis assez pessimiste sur l'avenir du métier, mais si je devais donner une lecture optimiste, je dirais que je souhaite que les cinémas se maintiennent, et que les gens continuent de rechercher des informations étayées, des propos de créateurs toujours plus profonds, du contenu qui tient sur la durée. Notre avenir tient à la résistance du cinéma, du grand écran et à la curiosité des gens pour en savoir plus.

— Propos recueillis par Virginie Apiou



Lire : une activité sans risque

Fort de ses onze librairies en France, dont cinq dans Lyon et sa métropole, Decitre vit au rythme du festival Lumière. Son PDG, Pierre Coursières, nous éclaire.

À LA PAGE

Quels sont les rapports entre Decitre et le festival Lumière ?

Ils sont assez anciens et très importants pour nous puisque nous sommes mécènes du festival. Nous sommes le libraire lyonnais de référence, nous avons donc vocation à accompagner les gros événements culturels et le festival Lumière est l'événement culturel majeur de la ville !

Le livre de cinéma, un secteur qui compte dans une librairie ?

Dans une librairie de grande diffusion, pas beaucoup. Mais nous avons des librairies spécialisées, notamment sur Bellecour,

Part-Dieu, Ecully ; le livre de cinéma fait partie de ce que l'on appelle le livreniche, c'est la différence entre nos fonds qui peuvent aller jusqu'à 90 000 titres et ceux de librairies non spécialisées moins fournis. Les cinéphiles aiment les beaux livres, mais ils doivent apporter un plus sur la réalisation, pas seulement aligner les belles photos ! Il y a un désir de comprendre comment le cinéma est fait, le sens des films, etc. Il y a un public pour ça, notamment en fin d'année, mais pas seulement. Et on met ces livres en avant pendant le festival Lumière.

On dit que les Français n'ont jamais autant lu...

C'est une réalité, les chiffres sont là. Il y a plusieurs raisons à cela. Dans un monde d'écrans, y compris ceux du télétravail, le livre est redevenu une vraie récréation. La fiction pour s'évader, mais aussi des ouvrages qui aident à comprendre le monde. Les gens sont en quête de sens. Vu le contexte, c'est malheureux mais c'est ainsi, le temps qu'on n'utilise pas à aller au théâtre ou au concert laisse aussi de la place à la lecture. Lire, c'est une activité sans risque, on est seul avec son livre...

— Propos recueillis par A. F.

PORTRAIT



Un jour, un bénévole

MICHAEL KANTINTI : « C'EST GRÂCE À DES BÉNÉVOLES QUE J'AI APPRIS LE FRANÇAIS »

« La rencontre avec l'acteur Donald Sutherland organisée l'année dernière, c'est un super souvenir. J'ai adoré cette séance ! » Michael Kantinti n'a pas hésité une seconde à endosser à nouveau le costume de bénévole cette année : « j'aime le cinéma et par-dessus tout, l'ambiance de ce festival ! » Distribution du journal, accueil du public à la Halle Tony Garnier, placement des spectateurs à l'Auditorium, Michael multiplie les missions, sans oublier d'aiguiser sa cinéphilie : « je vais aller voir *A History of Violence* avec Viggo Mortensen et j'ai très envie de découvrir les films des Frères Dardenne. Le festival est aussi l'occasion de perfectionner mon français. » Originaire d'Ouganda, Michael s'installe en France en 2016 et rejoint l'association Singa qui vient en aide aux nouveaux arrivants. A Lyon, il devient bénévole au Secours Populaire où il donne des cours d'anglais aux mineurs isolés et participe à la création d'un guide pratique destiné à faciliter le quotidien des migrants : « au sein de l'association Whatizat, nous avons lancé début octobre ce guide pour accompagner les nouveaux arrivants. J'ai aussi participé à l'écriture d'un livre rassemblant le témoignage de migrants qui s'appelle Nous sommes ici. » Un engagement essentiel pour le jeune homme qui est aussi l'une des plumes du journal en ligne Tido Media : « quand je suis arrivé, je ne parlais pas français et c'est grâce à des bénévoles que j'ai appris cette langue. C'est important pour moi de donner à mon tour, en donnant des cours ou en étant bénévole au festival, c'est du partage ». Parole de Lyonnais. — Laura Lépine



Rédacteur en chef : Aurélien Ferenczi
Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Conception graphique et réalisation : Justine Ravinet - Kibland Agence

Imprimé en 3 850 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org